



Franck Petruzzelli

# Un jour si blanc

*Les Editions La Gauloise*

Franck PETRUZZELLI

# UN JOUR SI BLANC

*Nouvelles*

Les Éditions La Gauloise

## Série La Gauloise Noire

Du même auteur :

### **Des coquelicots en décembre**

Éditions La Gauloise – Octobre 2017

ISBN 979-10-95453-12-3

### **Adopte un chômeur**

Éditions La Gauloise – Mai 2018

ISBN 979-10-95453-16-1

### **La théorie des cordes**

Éditions La Gauloise – Février 2019

ISBN 979-10-95453-22-2

### **La porosité des labyrinthes**

Éditions La Gauloise – Octobre 2019

ISBN 979-10-95453-40-6

### **Le complexe d'Icare**

Éditions La Gauloise – Décembre 2019

ISBN 979-10-95453-47-5

## ADOpte UN CHÔMEUR

*Cette nouvelle est dédiée à Laurent et Nicolas, deux chevaliers de l'insertion, experts en sauvetage et en gants de boxe. Elle fait suite aux romans Des Coquelicots en Décembre et Adopte un Chômeur parus en 2017 et 2018 chez le même éditeur. Bien que ce récit puisse se lire indépendamment des précédents, il reprend le personnage de Paul là où on l'avait quitté.*

« Il me semble qu'il en va de la planète comme de l'amour. Nous sommes à ce point préoccupés par nous-mêmes et notre parcours professionnel, et inquiets de l'évolution générale du monde, que nous ne nous intéressons plus qu'à ce qui nous rassure. Je ne sais pas où va l'amour, s'il sait encore franchir les barrières, surprendre les destins, extasier les jours ordinaires et ensemer les vies. J'ai le sentiment un brin désespéré que, à l'instar de notre relation à la nature, l'amour se perd en maux, en intentions, en demi-dons, en demi-teintes, et j'ignore s'il existe quelqu'un sur cette Terre qui voudrait simplement en parler. »

(Emmanuel Hussenet, Robinson des Glaces)

## **Les oiseaux se cachent pour mourir.**

Chaque jour, la météo annonçait une nouvelle journée de pluie, les réseaux sociaux relayaient des alertes de différentes couleurs, de jaune à orange, et la foudre roulait bruyamment depuis l'arrière-pays jusqu'au littoral.

Faisant preuve de peu de vigilance, carrément à la limite de la nonchalance, Paul se rendait en fin d'après-midi rue Hoche et s'asseyait à la Casa di Nonna. Il s'asseyait et commandait une bière, ignorant les bandes sombres qui zébraient l'horizon. L'humidité voûtait ses épaules et il évitait de regarder en direction du bout de la rue. Le regard las, presque timide, il observait les femmes assises en face au salon de thé. Il y en avait de tous les âges, mais elles avaient toutes un point commun. On sentait dans leurs vêtements et leurs attitudes une certaine aisance matérielle ainsi qu'un dédain manifeste pour le reste du monde. On était donc sans aucun doute à Cannes, le monde à proximité n'avait pas changé, au contraire du monde lointain où se déroulaient guerres civiles et conflits sociaux, où la terre tremblait et les fleuves débordaient, et Paul se sentait rassuré. Il lui suffisait d'une dizaine de femmes superficielles et arrogantes buvant du thé vert pour se sentir en sécurité.

Il évitait de plonger son regard dans la perspective de la rue, en direction des Galeries Lafayette et du Monoprix, car un an

auparavant, il y avait guetté et espéré une femme pour laquelle il avait failli mourir. Giorgia n'était pas venue. En lui courant après, Paul avait été renversé par une voiture. Depuis, de coma en séances de rééducation, de souvenirs amers en longues heures d'ennui, il n'avait rien fait d'autre que revenir ici en prenant soin de ne pas croiser le regard de la Mort qui avait tenté de le kidnapper. Il lui avait échappé d'un cheveu, d'une clavicule. Quand il y repensait, tous les jours, il tremblait. Jamais le sentiment de son impuissance ne l'avait autant et si longtemps paralysé.

Il commanda une deuxième bière en esquissant une grimace, quand dans le cendrier posé sur la table à côté rebondirent quelques gouttes de pluie. Il leva les yeux et remercia au-dessus de lui le large store qui le protégeait. Alors il prit son paquet de cigarettes, en chercha une lentement, la porta à ses lèvres, la garda ainsi un long moment et l'alluma enfin, dans la rumeur de la pluie qui s'était décidée à tomber. Paupières closes, il huma longuement l'odeur du trottoir mouillé. Une odeur tiède qu'il aimait particulièrement. C'est alors que la voix lui demanda, « vous voulez rentrer ? »

Il ouvrit les yeux devant la jeune serveuse blonde, qui avait un visage de statue grecque et des yeux d'une douceur remarquable. Il lui sourit, « je fume, merci, et ça va... »

Elle répondit en lui rendant son sourire et en faisant volte-face.

Paul avait l'intention d'observer sa silhouette mais son champ de vision fut soudain obstrué par un type qui se précipitait pour prendre place en poussant de gros soupirs. On aurait dit qu'il sortait des tranchées.

« Pardon monsieur, » s’excusa-t-il, « mais il pleut ! »

« En effet, » répondit Paul poliment.

« Vous pouvez me faire un chocolat chaud ? » héla-t-il la serveuse sur le pas de la porte, sans paraître faire grand cas de la remarque, au demeurant fort peu subtile, de Paul.

La jeune blonde se retourna et hocha la tête. « Vous voulez vous installer à l’intérieur ? »

« Non merci, » déclara le type en secouant la tête énergiquement, « je vais fumer ! »

Décidément, se dit Paul.

Soudain, la sérénité de ce moment, si fugace, cette cigarette qu’il avait allumée en respirant l’odeur de la pluie sur la pierre chaude de la rue, ses yeux clos loin de toute pensée, loin de tout le passé, s’était évanouie. Il avait suffi d’un type se ruant sur la table à côté de la sienne pour que tout disparaisse. Paul eut envie de finir sa bière et de rentrer chez lui.

Mais, « vous avez du feu ? »

« Bien sûr, » fit Paul en tendant son briquet. Et du coup, il se sentit obligé de rester.

« Quel temps de chien ! Dire qu’il faisait beau quand je suis arrivé à Pôle Emploi, et voilà que j’en sors et c’est la rincée ! Ah quelle vie ! » se plaignit l’autre en s’y reprenant à trois fois avant d’allumer sa cigarette roulée.

Paul avait pourtant décidé d’ignorer l’allusion à son ex-employeur et avait récupéré son briquet en hochant la tête, prenant l’air égaré du poète à deux sous qui cherche l’inspiration, quand son voisin renchérit, « en plus je ne suis inscrit que depuis quinze jours, vraiment pas de bol non ? Depuis que je suis au chômage, il flotte ! »

Et soudain l'averse cingla la terrasse et éclaboussa leurs bas de pantalon. Ils grommelèrent de concert, se rapprochant inévitablement alors qu'ils se rencognaient contre les baies vitrées du café.

« C'est le changement climatique ! » s'exclama le chômeur, satisfait de pouvoir faire preuve d'autant de bon sens. Paul hocha la tête en signe d'assentiment et but une gorgée de bière.

« Ça va, c'est déjà en train de passer, » répondit-il, quand la pluie au bout de quelques instants se délita de nouveau en un crachin mélancolique.

« Mais c'est vraiment déprimant, du coup je n'arrive pas à me sortir les oiseaux de la tête, » ajouta l'autre, pensif.

Paul ne put s'empêcher de l'interroger en retour, « quel rapport entre les oiseaux et la pluie ? »

Après avoir refusé encore une fois de rentrer au chaud, commandé une nouvelle bière pour Paul et trempé les lèvres dans son chocolat crémeux et fumant, le néo-chômeur se confessa. Et peut-être était-ce l'odeur de l'asphalte mouillé, ou plutôt la sensation d'être de nouveau derrière son bureau qui enivra Paul ? Toujours est-il qu'il écouta religieusement le récit, seulement entrecoupé par quelques tentatives prudentes de laper la boisson brûlante.

« Vous voyez, je suis jardinier... Oh rien de bien passionnant, hein, avant je bossais comme cuisinier, j'ai mon CAP, mais ça ne me plaisait pas, alors je me suis reconverti. Bref, depuis six ans, je suis jardinier. Je débroussaille, j'entretiens, je ratisse, je plante même parfois. Mais franchement c'est un boulot qui me plaît, les horaires me conviennent, même si c'est un peu dur quand il pleut, au moins le soir je suis à la maison. Bon, ça



ne sert pas à grand-chose parce que je suis célibataire et que je n'ai pas d'enfant, mais si un jour ça doit m'arriver, je suis prêt... Mais du coup, peut-être que je devrais raconter au passé, car désormais je ne suis plus que chômeur, je ne suis plus jardinier, et je ne pourrai plus jamais l'être... C'est arrivé il y a trois semaines... Je passais bêtement le souffleur pour dégager les feuilles mortes, vous avez déjà passé le souffleur vous ? Ah non ? C'est vraiment un truc débile... Déjà tout le monde vous déteste parce que ça fait un boucan d'enfer, mais vous êtes le seul à ne rien entendre, à cause du casque sur vos oreilles. Moi j'avais mon MP3 sous le casque de protection, en plus. Alors j'étais là, à écouter le dernier album de Yazz Ahmed, et je soufflais sur les feuilles mortes, quand soudain je me suis rendu compte que je venais d'éjecter deux oisillons de leur nid. Ils nichaient dans une haie de lauriers-roses. C'est arrivé si vite qu'ils se sont carrément envolés, deux flèches roses et blanches, un peu duveteuses, légères comme des plumes, tu m'étonnes ! Bref, les pies font souvent leurs nids dans les haies, dessous, vous voyez... Alors j'ai arrêté cette saloperie de machine et j'ai tombé le casque, et sous le regard paniqué de la mère, une grosse pie qui jacassait en noir et blanc, je me suis mis à la recherche des gosses. Bon sang, je me répétais, ils ne peuvent pas avoir volé trop loin ! J'ai fouillé partout, j'ai soulevé des branches, farfouillé dans le laurier, tout en me disant, mais c'est quoi ce travail de merde où on massacre des bébés ? Parce que le travail, ça peut être absurde, vous savez ! Et du coup, en cherchant les oisillons avec les ailes de leur mère qui me battaient aux oreilles, je me suis demandé pourquoi on travaillait, quel était le sens de la vie, quelle valeur ça avait, la vie, une vie qui nous obligeait à faire des choses aussi absurdes simplement pour manger des légumes empoisonnés et des

viandes piquées aux antibiotiques. Et j'ai eu envie de vomir. Un truc terrible. J'ai eu des hoquets, là, sur la pelouse, j'avais envie de pleurer, j'avais mal, merde, jamais dans ma vie je n'avais eu aussi mal. Le soir, quand je suis rentré, je suis directement allé voir mon patron et j'ai posé ma démission. Hors de question de continuer à gagner ma vie comme ça, ou plutôt ma survie, si cela impliquait de prendre le risque de séparer des oisillons de leur mère. Plus jamais, vous voyez, plus jamais... »

Paul ne lui demanda pas s'il avait retrouvé les fameux oisillons. Apparemment non. Il ne posa pas de questions. Il vida sa bière en ressentant le manque. Son job lui manquait.

## **Vénus Beauté (Institut).**

Paul, obéissant, s'assit dans le fauteuil rose dont l'assise était si moelleuse qu'il s'y enfonça aux deux tiers. Gêné, il tenta de rééquilibrer ses fesses en déplorant le manque d'accoudoirs. Ses voisines le regardèrent à la dérobée, sans rien dire, l'œil méfiant. Il leur fit un signe de tête, n'osant pas dire bonjour. Après tout, les gens ne se disaient plus bonjour depuis longtemps. On se jaugeait, on se méfiait, on appréhendait. La femme de gauche retourna à sa poussette où vagissait le bébé, et celle de droite, plus âgée, fit monter son caniche sur ses genoux avec beaucoup de gentillesse dans la voix. Peu d'êtres humains étaient aussi bien traités, pensa Paul, que ce caniche laineux, dont le pelage blanc-gris était orné d'un ruban mauve à la place du traditionnel collier. Quarante minutes, l'avait averti la coiffeuse. Assis dans ce petit coin, Paul aurait pu se croire dans la salle d'attente de son agence Pôle Emploi, s'il n'y avait eu l'inévitable bar à ongles et les bacs à shampooing. Quarante minutes avant que ce ne soit son tour, haussa-t-il les épaules, fataliste. Même en semaine, en fin de matinée, il y avait quand même quarante minutes d'attente, et il se sentait un peu arnaqué, tous ses pronostics déjoués. Mais après tout, c'était la règle quand on optait pour un salon de coiffure *low-cost* sans rendez-vous.

« Chut, » prononça une voix de femme tout près de lui, sans qu'il puisse dire si c'était celle de gauche intimant à son enfant de cesser de pleurer ou celle de droite grondant son petit chien

qui aboyait. Paul soupira, hésita à partir, avant de se raviser en lorgnant sur les magazines étalés sur la table basse devant eux. Hommes politiques qui sortaient avec des femmes beaucoup plus vieilles ou beaucoup plus jeunes qu'eux, chanteuses affligées de cellulite, chanteurs accablés par l'ivresse, les dernières nouvelles indispensables du monde extérieur. Il tendit la main, mais cette fois se ravisa, déplorant avoir négligé d'emporter avec lui le dernier ouvrage d'Emmanuel Hussenet qui le distraitait cette semaine.

Alors il ne lui resta plus que les femmes à regarder. Coiffeuses mal payées et presque bossues, pressées d'en finir avec un énième et interminable brushing, apprenties empruntées et trop maquillées, des taches de couleur chimique sur leur poitrine arrogante de jeunesse, clientes retraitées ou chômeuses, qui échangeaient entre elles les dernières rumeurs du quartier en poussant des exclamations devant les miroirs. Dans un de ces miroirs, entre ces corps tordus, Paul aperçut alors son image. Un peu lointaine, vaporeuse, embroussaillée, mais c'était bien ses yeux, plus gris que verts à cause des nuages dans le ciel. La barbe mal taillée d'un prophète chassé de la ville concurrençait la chevelure qui rebiquait de tous côtés autour de son visage émacié. Même le pull-over qu'il portait semblait fatigué, et ne cintrait plus du tout son torse. Il détourna les yeux de ce reflet tordu qui lui rappelait douloureusement qu'il n'était pas sorti de chez lui depuis des semaines. Des mois probablement. À part pour se rendre chez le kinésithérapeute, à la MDPH ou au supermarché. Il n'allait même plus à Pôle Emploi, depuis que les entretiens se faisaient de manière dématérialisée, par *webcam*. Au moins, les conseillers n'avaient plus l'occasion de draguer

leurs demandeurs d'emploi, et vice-versa, se dit-il, non sans amertume. Il appréhendait de reprendre le travail. En un an à peine, il était devenu un chômeur longue durée. Le genre qui refusait toutes les propositions ou s'arrangeait pour envoyer des CV truffés d'erreurs, histoire d'être bien sûr de ne pas se voir contraint de subir un entretien d'embauche.

C'est fini, se dit-il devant le miroir, se forçant à voir, de face, le triste reflet qui lui était renvoyé. Désormais, c'est fini, je dois retravailler. D'ailleurs, je ne boite presque plus. Je n'ai presque plus besoin de cette canne, ajouta-t-il en son for intérieur tout en caressant la béquille posée à côté de lui. Demain, il avait un entretien d'embauche justement, et il s'agissait d'être bien coiffé, il fallait que la longueur de sa barbe soit conforme à la tendance, et qu'il aille récupérer au pressing son meilleur costume. Par souci d'économie, il n'en avait confié qu'un, le gris anthracite, qu'il trouvait sobre mais pas trop solennel. Il porterait en revanche une chemise azur, la moins usée qui lui restait, avec une cravate noire à rayures bleues. Il évalua encore ce choix, se demandant une dernière fois s'il ne devait pas porter la chemise blanche. S'il gardait la veste durant l'entretien, personne ne réaliserait que le col en était élimé. Oui, mais si jamais il faisait chaud ? Une grimace altéra les traits jusqu'alors impassibles de son visage, car il était possible que le temps tourne d'ici demain et qu'il fasse plus chaud. Et alors, la veste le gênerait et le ferait transpirer. Non, la chemise azur était définitivement le choix le plus judicieux. Sa voisine de droite, ignorant tout de ces pensées dignes des reines du shopping, émission qu'elle suivait par ailleurs avec assiduité, mais remarquant le tourbillon émotionnel agitant Paul, décida d'élargir la distance qui les séparait et de

rapprocher la laine touffue de son caniche contre sa poitrine plate. Ce type pouvait aussi bien être un chômeur ou un assassin, pour ce qu'elle en savait. Cependant, Paul ne lui prêta aucune attention, car on était venu le chercher pour lui proposer un shampoing.

« Ce n'est pas trop chaud ? » lui demanda l'apprentie, qui devait avoir à peine dix-huit ans, en passant le jet d'eau dans sa tignasse.

« Non, non, » bredouilla Paul, un peu angoissé à l'idée d'être touché, même sur le crâne, par des doigts de femme. Combien de temps ? Un an ? Est-ce qu'on pouvait comparer un célibataire longue durée à un chômeur longue durée ? Il rougit, mais on aurait pu mettre ça sur le compte de la température en effet un peu trop élevée de la douche. Il sentit les doigts lui pétrir maladroitement le cuir chevelu tout en dégageant une envoûtante odeur d'amande. Il ferma les yeux. Heureusement, il avait tellement mal à la nuque, ainsi rejeté en arrière dans le col du bac à shampoing, qu'il lui était facile de se concentrer sur la gêne plutôt que sur le plaisir. Il avait hâte d'en finir. Or, il ne devait pas être le seul, car l'apprentie cessa de le masser au bout de deux minutes pour le rincer, lui coller une serviette humide sur les épaules et lui passer un peignoir avant de le diriger vers un fauteuil pivotant devant le miroir où il se redécouvrit. Cheveux mouillés, peignés en arrière, il se trouva presque acceptable. Presque comme avant.

« Alors on fait quoi ? » mâchouilla la coiffeuse en faisant passer son chewing-gum d'un côté à l'autre de sa bouche, une main sur sa hanche replète, l'autre brandissant une tondeuse.

« Euh... » hésita Paul, surpris. Il reconnaissait cette trentenaire grassouillette, les cheveux teints en noir corbeau, un côté du crâne rasé, tatouage sur la gorge et les bras, piercings mouchetant son visage de l'arcade à la lèvre. Des années auparavant, il l'avait reçue dans son bureau, une fois par semaine, pendant trois mois. Elle était coiffeuse mais les clients la soulaient, le salaire la gavait, elle avait mal aux poignets, mal au dos, voulait changer de métier. Faire du secrétariat, comme tout le monde. Être tranquille. Finalement, elle était toujours là, se dit Paul. Les gens voulaient le changement, mais ils ne changeaient pas. Ou alors ce n'était pas de métier qu'il fallait changer, mais d'autre chose. Quelque chose d'occulte, peut-être, sur lequel il n'avait pas mis le doigt. Lui non plus n'avait pas changé. Demain, il serait peut-être de nouveau accepté comme conseiller en insertion professionnelle.

« Alors on fait quoi ? Pour quatre euros je vous fais la barbe aussi, vous savez, ce serait pas mal... »

« Oui, oui, » s'empressa de répondre Paul, soudain ramené à la réalité. Il se sentit soulagé qu'elle ne l'ait manifestement pas reconnu, mais aussi attristé d'avoir été oublié aussi facilement. C'était du cinquante-cinquante. Par contre, elle fronçait les sourcils, impatiente qu'il lui fournisse des indications sur la marche à suivre concernant le débroussaillage de sa tête. « Faites une coupe courte et propre, et puis la barbe aussi bien entendu, » dit-il.

Il lui fut reconnaissant de ne pas engager la conversation comme la majorité des coiffeuses, car il n'avait aucune envie de parler. Dans les salons sans rendez-vous, privilégiés par les petits budgets, on n'avait pas vraiment le temps ni l'envie de faire la

conversation. On avait envie d'en finir au plus vite, qu'on soit client ou employé. Dans l'intervalle, Paul voulait juste se laisser bercer par le vrombissement de la tondeuse. Dans dix minutes c'est terminé, se disait-il.

Une jolie blonde, vingt-cinq ans environ, qui avait cependant gardé ses grosses lunettes de soleil noires, assise bien cambrée au bar à ongles, éveilla la curiosité de Paul quand elle déclara que, « moi dans la vie ce que j'aime faire, c'est des voyages ! »

Pas mal, se dit Paul, qui écouta alors la réponse de la prothésiste ongulaire, « oh mais oui c'est super, et du coup vous travaillez sur les bateaux ? »

La blonde avança les lèvres pour former un soupir sonore, un de ceux qui font PFFF. « Non mais n'importe quoi, on n'est pas obligé de travailler pour voyager ! En plus les bateaux, non merci, j'ai le mal de mer ! »

Sur ce, Paul se détourna, choqué, et la prothésiste ne trouva rien à redire à cette déclaration pleine de morgue. Le ronronnement de la tondeuse prit le relais. Plus tard, quand il put s'admirer dans le miroir que la coiffeuse, blasée mais consciencieuse, lui tendait dans son dos, il entendit la blonde s'écrier que les pauvres, « les pauvres ils me dégoûtent, sérieusement, ils ne prennent pas soin d'eux, ils sont sales, c'est immonde, ils ne se soignent même pas alors qu'en France tout est gratuit, ah non, moi les pauvres je n'en peux plus ! On est trop gentil ici ! Ça suffit à la fin ! Mais franchement comment peut-on être aussi bête, si on est pauvre d'abord, c'est qu'on le mérite ! On trouve toujours ce qu'on cherche, pas vrai ? »



Paul compta son argent discrètement, honteux d'en avoir si peu, et régla en se demandant s'il avait trouvé ce qu'il cherchait. Il avait beaucoup cherché, pendant de longues années, alors selon la logique de la jeune Cannoise, il aurait donc dû avoir déjà trouvé. Mais qu'avait-il cherché, au juste ?